

REPORTAGE



SPÉCIALITÉS. Rimma (à gauche), la Russe, et Katya, l'Ukrainienne, en train de confectionner des Blinchikis s miasom, des crêpes fourrées à la viande. Une spécialité très populaire dans les deux pays depuis la période de l'Union soviétique. Les deux complices partagent des après-midi entiers à revisiter la gastronomie de leur enfance.

Le front commun de deux « sœurs »

Loin des tranchées du Donbass, en plein cœur du Brionnais en Saône-et-Loire, Rimma, la Russe, fait tourner ses chambres d'hôtes avec Katya, l'Ukrainienne, exilée en France avec sa fille Olya et sa petite-fille Yéva. Entre ces femmes s'est nouée une grande complicité qui doit beaucoup à leurs histoires parallèles sous l'Union soviétique et à leur aversion pour Vladimir Poutine.

TEXTE : **Dominique Diogon**
PHOTOS : **Thierry Lindauer**

Comme tous les mercredis, les bœufières s'empilent sur le parking du foirail de Saint-Christophe-en-Brionnais (Saône-et-Loire), lové au milieu des prés dans ce paysage valonné à la beauté picturale, berceau ancestral de la race charolaise. Au Mur d'argent, bien nommé bar-restaurant-boucherie-charcuterie-traiteur où les réputations se font et défont depuis des générations, les discussions entre éleveurs et maquignons, sur les courbes et prix des animaux, sont toujours saignantes.

À 800 mètres en contrebas de l'un des plus vieux marchés aux bestiaux de l'Hexagone, au château de la Chaix, s'écrit, loin de cette France éternelle qui résiste, une tout autre histoire. Une petite histoire qui éclaire avec beaucoup d'humanité les fracas impersonnels et macabres de la grande. Dans la cuisine de la magnifique bâtisse, réplique d'un hôtel particulier parisien, construite en 1902 par une famille d'orfèvres, Rimma et Katya préparent un festin pantagruélique dont les saveurs et les odeurs transportent papilles et narines à des centaines de kilomètres à l'est du terroir bourguignon.

Au menu du soir, Seledka pod shuboy, littéralement hareng fumé sous son manteau de fourrure - en fait des légumes râpés et du poisson mélangés avec une sauce à base de mayonnaise ; Bortsch accompagné de pampoushki, des pains à l'ail ; des Blinchikis s miasom, des crêpes fourrées à la viande. Et

pour finir, Nalinski s tvorogom, des crêpes au fromage blanc nappées de coulis de fraises.

Des heures de cuisine propices à la discussion qui ramènent les deux femmes à des souvenirs intimes dans le pays, désormais disparu, de leur enfance : l'Union soviétique. Sauf qu'aujourd'hui, Rimma, née en 1967 à Orenbourg dans le sud de l'Oural, est administrativement Russe. Quant à Katya, née en 1961 à Rivne, à la frontière polonaise, elle est ukrainienne jusqu'au bout des ongles. Les retrouver là, si complices, alors que leurs deux nations sont en guerre depuis le 24 février 2022 ne sonne pas, au départ, comme une évidence.

Rimma, qui, avec son regretté mari Gérard, a transformé en 2013 après de longs travaux le château en chambres d'hôtes, cherche l'an passé quelqu'un pour l'aider. Elle s'en ouvre au patron de La Belle Époque, restaurant à viande de La Clayette, à quelques kilomètres du château, qui lui présente Olya, fille de Katya, serveuse dans ce temple de la charolaise. « Quand j'ai su qu'elle était Russe, je ne voulais même pas lui dire bonjour. Et je savais que ma mère aurait une réaction encore plus épidermique », se rappelle la trentenaire. « Mais lors-

que je lui ai dit que je détestais Poutine, les choses se sont vite arrangées », sourit Rimma.

Depuis, Katya vient aider Rimma en juillet et août à entretenir cette grande maison rénovée avec un luxe de détails. « Cela me permet de gagner un peu d'argent. Car je donne 60 % de ma retraite, qui s'élève à l'équivalent de 72 euros, à l'armée ukrainienne », dit-elle. Les deux femmes, ainsi qu'Olya et sa fille de 11 ans, Yeva, forment une sorte de famille recomposée, une bulle affective qui leur permet de supporter l'exil et les affres de l'agression du maître du Kremlin. « C'était une grande surprise de trouver Rimma. Sa maison est devenue notre place de cœur. Un cocon où il n'y a pas la barrière de la langue, où l'on n'a pas besoin de penser pour trouver nos mots. Souvent, nous nous retrouvons toutes les quatre et c'est un endroit où tu peux être vraiment

toi », résume Olya, dans un français qu'elle ne cesse de perfectionner.

Le château de la Chaix est leur refuge au bout de la route après le départ forcé dès le premier mois de guerre.

« Quand j'ai su qu'elle était Russe, je ne voulais même pas lui dire bonjour »
Olya

REPORTAGE

La petite Yéva passe la nuit du 24 au 25 février 2022 dans la baignoire de la salle de bains de l'appartement familial de Kiev. La capitale ukrainienne est bombardée et assiégée. Olya, qui devait partir le 28 février fêter ses 35 ans dans le village de montagne de Berigovo à la frontière hongroise avec son mari Maksim, décide de s'en aller « de peur de vivre sous occupation ». « Nous avions deux billets et nous sommes arrivés à six à la gare, avec ma fille, mon mari, ma belle-mère et deux amis. Nous étions dix dans un compartiment pour quatre. Le train a dû s'arrêter à plusieurs reprises à cause des bombardements. Il a mis une douzaine d'heures pour arriver à destination », se remémore-t-elle.

« Iouchtchenko a ouvert les archives »

Quelques jours plus tard, Olya et Yéva laisseront, machoires serrées et cœur lourd, Maksim, en âge d'être mobilisé, et le reste de la troupe pour franchir seules la frontière hongroise. Olena, sa sœur, installée depuis vingt ans comme architecte en Saône-et-Loire, fait la route pour venir les chercher. Katya quitte son domicile de Krolevets, à 260 km au nord-est de Kiev dans la région de Soumy et les rejoint courant mars après un périple en train à travers la Hongrie, la Pologne et l'Allemagne.

Déjà plus de deux ans d'exil et pour combien de temps encore ? La famille réévalue la situation tous les trois mois. La petite Yéva, élève en classe de CM1, est première de sa classe en dictée et parle français sans le moindre accent. Mais rêve de faire son entrée au collège à Kiev. En attendant, entre la présence rassurante d'Olena et les parenthèses enchantées chez Rimma, la vie est aussi douce que possible quand vous avez laissé derrière vous des êtres chers et un pays défiguré. Loin des rives du Dniepr, le temps est comme suspendu dans l'attente de la fin du cauchemar. Olya a tout le loisir d'analyser en boucle l'engrenage qui a conduit jusqu'au 24 février 2022.

« Jusqu'en 2004, les gens ne se posaient pas la question de savoir si l'Ukraine et la Russie étaient deux pays différents. La télévision, la culture étaient plus russes qu'ukrainiennes. Nous écoutions, nous regardions des programmes en russe. La Révolution orange a tout changé. Viktor Iouchtchenko a ouvert les archives et cela a été une révélation. Les gens ont découvert que l'histoire officielle enseignée jusque-là ne correspondait pas à la réalité », dit l'organisatrice de mariages à Kiev.

L'Holodomor, l'extermination par la faim, créée par Staline en 1932-33, qui provoqua la mort de 5 millions de personnes, remonte à la surface et sert de ciment à la renaissance d'une identité nationale enfouie car décapitée.

« Entre 2004 et 2014, le pays s'est démocratisé et enrichi. Les gens se sont mis à voyager. Ils ont compris que la liberté des pays de l'ouest valait bien mieux que le modèle russe. Cela a amené un changement radical des mentalités dans les jeunes générations, celles qui n'ont pas connu l'Union soviétique. Pour ma génération, il a été clair dès 2004 que nous étions deux pays différents et à partir de 2014, et la guerre du Donbass, des ennemis », retrace Olya. « Après Maidan, la vraie guerre a commencé et elle n'a jamais fini parce que pour Poutine, l'Ukraine n'existe pas », résume Katya.

Que le conflit, après l'annexion de la Crimée, démarre justement dans le Donbass renvoie les Ukrainiens aux heures les plus sombres de la barbarie stalinienne et de la grande famine des années 1930. « Les habitants du Donbass étaient épris de liberté. Il y avait beaucoup de cosaques, de gens fiers. Ce n'est pas un hasard si la région a été au final la plus décimée par l'Holodomor », reprend Olya. « Et juste après, il y a eu une vague d'immigration massive de Russes pour repeupler la région qui était une place forte industrielle », complète Katya.

La négation de leur identité

Au-delà du fait colonial et de la modification des équilibres démographiques, se dissimule le ressort central de l'impérialisme russe, longtemps camouflé sous le paravent de la soviétisation et de la création de l'homme nouveau, « l'homme rouge », dont l'écrivaine biélorusse Svetlana Aleksievitch a chroniqué la fin.

Le parcours de Katya témoigne de cette stratégie planifiée de dilution des identités nationales dans le faux creuset communiste. « Je suis née dans une famille nationaliste de l'ouest qui a toujours parlé ukrainien et a toujours été contre les Russes et les Soviétiques. Mais il était impossible de lutter contre la propagande. Dès l'âge de six ans, on était obligés d'aller aux Pioneriya, les jeunesses communistes. Quand j'ai terminé mes études de comptabilité, en 1979, l'État ne m'a pas donné le choix et m'a envoyée travailler dans une entreprise à près de 600 km à l'est, à proximité



MAISON. Yéva, Olya et Katya, trois générations de femmes ukrainiennes en tenue traditionnelle après plus de deux ans d'exil en France, où elles ont rencontré Rimma, la Russe, qui leur a ouvert sa porte et offert une deuxième maison.

de la frontière russe, où je me suis installée. Ce système de brassage était systématique et à tous les niveaux dans toute l'Union soviétique », raconte-t-elle.

La négation de leur identité, c'est sans doute ce qui rapproche le plus Katya et Rimma. Comme deux poupées russes d'un même trauma qui s'emboîtent parfaitement. « Rimma est certes Russe mais d'origine tatare. Elle est issue d'une minorité et cela change tout », intervient Katya.

La sensibilité à fleur de peau, la dame du château de la Chaix porte en elle les stigmates d'une histoire familiale lourde de drames et de persécutions politiques, d'accidents tragiques en déportations au goulag. « Mon adorable mamie avait cinq enfants, elle en a enterré quatre », s'assombrit-elle.

De son enfance, Rimma garde le souvenir lumineux des escapades dans la petite datcha des faubourgs d'Orenbourg avec son potager et des soirs à voyager avec son père, menuisier ascendant artiste, par la grâce d'un planisphère. « Mais en dehors de ce cocon qui sentait l'amour, j'ai détesté mes années à l'école. C'était une torture, pour moi qui rêvais de liberté, d'arriver tous les matins et de commencer par quinze minutes d'information politique. « L'Union soviétique est le meilleur pays du monde. Les gens rêvent d'y vivre. C'est pour cela que les autres nous attaquent ». Les danses, les chants, tout tournait autour du prolétariat. C'est le même type de bourrage de crâne nationaliste qui est à l'œuvre aujourd'hui dans la Russie de Poutine », remarque-t-elle.

Surtout, très vite, Rimma se rend compte qu'elle n'est pas comme les autres. « Le jour où je me suis mariée et que j'ai porté un nom russe, cela a été comme une libération tellement on s'est moqué de moi. Tellement je voulais être Russe. En URSS, il fallait être Russe. J'ai même découvert plus tard que mes parents avaient changé de prénoms. Mon père, qui s'appelait Rafkat, était devenu

Evgueni et ma mère avait troqué Khalima pour Valentina.

Excellente élève, Rimma se fond tant bien que mal dans le système, devient même éducatrice à Artek en Crimée, le village de vacances modèle pour les enfants de toute l'URSS

« Le même type de bourrage de crâne nationaliste qui est à l'œuvre aujourd'hui »

Rimma

sélectionnés au mérite, où elle rencontre son mari. Elle le suit à Moscou où elle entame des études d'économie à Moscou. Devient maman en 1991 et travaille, autre point commun avec Katya, dans la comptabilité. « Au début des années 1990, quand l'URSS s'est écroulée, il y avait un énorme espoir que la Russie devienne un beau et grand pays. Un espoir déçu », regrette-t-elle.

« Une exception pour Rimma »

Après son divorce, Rimma rencontre Gérard, un Français, pilote dans l'aviation privée. Elle finit par quitter la Russie en 2006 pour la France avec sa fille, Evguenia. Direction Nice avant de poser ses valises dans le Brionnais. « Avec le recul, je pense que la vraie culture russe a été détruite par la Révolution de 1917. Poutine est dans la continuation de l'URSS. Il veut restaurer l'empire. Autant ce mot a un caractère honteux en France, autant il revêt quelque chose de magnifique en Russie, dont tu dois être fier. Déjà, dans la façon d'appeler les ex-républicains soviétiques, des petites sœurs, il y avait cette idée de domination qui est ancrée dans les mentalités », se désolent-elles.

Quand Alexei Navalny, son « dernier espoir » est mort, en février, celle qui est si heureuse et reconnaissante d'être devenue française, a pleuré pendant trois jours. Avec Katya, Olya et Yéva, à ses côtés, pour la consoler. « Depuis 2019, le russe, que nous utilisons au quotidien, m'écrouchait tellement la gorge que je n'arrivais même plus à le parler, ni à la maison, ni dans le travail. Nous faisons une exception pour Rimma. »

« Elles m'apprennent aussi l'ukrainien », corrige l'intéressée. Même si entre elles, les regards parlent davantage que les mots. ■



TRAUMATISME. Katya, l'Ukrainienne et Rimma, la Russe d'origine tatare, partagent de leur enfance sous l'Union soviétique le traumatisme d'une même négation de leur identité.